

Dominique Touchon Fingermann

Quelle liberté * ?

« Les hommes se trompent en ce qu'ils se croient libres ; et cette opinion consiste en cela seul qu'ils ont conscience de leurs actions et sont ignorants des causes par où ils sont déterminés ¹. »

B. Spinoza

Pourquoi la liberté serait-elle une question, pour la psychanalyse ? Quel est l'intérêt d'en faire un débat avec la neurologie ?

En effet, la liberté n'est pas plus un concept de la psychanalyse que de la neurologie, alors pourquoi les faire parler de quelque chose qui ne les regarde pas vraiment ? Bien au contraire, il semblerait que leurs sciences, à l'une comme à l'autre, indiqueraient ou dénonceraient une absence de liberté, comme fondamentale, puisque l'homme est avant tout programmé par sa génétique d'une part et par son inconscient d'autre part.

On pourrait dire que ces deux champs du savoir, soi-disant contradictoires, « s'entendent » depuis plus d'un siècle pour démontrer chacun de son côté, au fil de son expérience, de ses recherches et de ses conclusions, les déterminations qui conditionnent chaque être humain. L'idée d'en faire débat a surgi de cette coïncidence : nous serions doublement contraints ² :

- côté neurologie : dès la conception par le génotype et dès même avant la naissance, par les conditions phénotypiques qu'offre la gestation du fœtus ;

- côté psychanalyse : par l'accueil affectif et symbolique du nouvel être en gestation et surtout par le registre indélébile des premières expériences vitales de satisfactions et de souffrances. Celles-ci sont marquées par la dépendance du lien avec les autres humains chargés de la survie, survie de l'*infans* qui naît dans un état de détresse psychique et physiologique.

Peu de liberté donc, et chacun de ces champs du savoir précise avec une méthodologie et des concepts bien différents ce qui détermine les humains, soit les nouvelles conditions des contraintes de la nature ou du

destin, comme on disait du temps des Grecs. Ces précisions sur les déterminations renouvellent la vieille question de la liberté, dont s'occupaient la métaphysique et la théologie, et l'éternel souci de ce qui constitue pour chacun son « œuvre propre » : un acte propre, autonome, peut-il modifier ce qui est programmé ?

D'une certaine coïncidence donc, de l'état actuel de nos expériences et de nos conclusions, a surgi cette idée que nous pourrions en parler ensemble et non contre... Essayons donc une conversation plutôt qu'une controverse.

Déterminés donc, mais parlons de liberté quand même

Car depuis toujours elle semble indispensable à la conception de l'être humain, et sa privation, partielle ou totale, ne manque pas d'évoquer, avec plus ou moins de scandale, un défaut d'humanité. Et ce n'est pas tout à fait un hasard si la fameuse conférence de Sartre « L'existentialisme est un humanisme », coup d'envoi de sa philosophie de la liberté, eut lieu en 1946, au lendemain de la guerre et d'Auschwitz.

Parler de liberté ouvre un champ sémantique vaste : la volonté, le désir, la décision, le choix, l'acte, la responsabilité, l'identité, le style, la création, l'œuvre, etc.

Nous entendons bien que tous ces « thèmes » – qui dépendent, découlent, de l'hypothèse de la liberté – sont beaucoup plus que des sujets abstraits de philosophie, car ils traduisent les drames de la vie de tout un chacun ; ils viennent éventuellement se déposer et se mettre en question dans un cabinet de psychanalyste.

Ces questions ont de tout temps occupé les philosophes et il serait tentant, justement, d'explorer la façon dont, au cours des époques et au fur et à mesure des changements de discours, les hommes se sont débrouillés pour extraire le sens de leur existence propre entre « les choses qui dépendent de nous », comme dirait le stoïcien Épictète, et « les choses qui ne dépendent pas de nous ³ ».

Je ne prends pas le risque de faire ici l'histoire de la philosophie, bien que les questions qu'elle a posées de tout temps intéressent encore notre manière d'y répondre aujourd'hui. En effet, les délibérations de la philosophie ont porté d'une part sur la possibilité de liberté face aux déterminations de la nature, du destin et de Dieu – voir les controverses séculaires entre la grâce et le libre arbitre –, d'autre part, dans le registre du dualisme, sur sa provenance : est libre celui qui écoute ses désirs ou au contraire celui qui les domine par la raison, la connaissance, la volonté ?

Nous ne pouvons pas toutefois aborder cette question : « Quelle liberté ? » sans la localiser dans le contexte du siècle actuel et de celui qui l'a précédé et en quelque sorte produit. En effet, le *xx^e* siècle, à la suite du « liberté-égalité-fraternité » issu du siècle des Lumières, du romantisme du *xix^e* et des deux guerres qui l'ont accablé, a fait de *la liberté un mot d'ordre* : liberté de parole, liberté de pensée, liberté de vote, liberté de la presse, amour libre, libération des femmes, liberté sexuelle, libérer les fous, etc. Il semblerait que nos mots d'ordre – en particulier grâce au libéralisme économique et à ses dérivés ou débordements – aient pris des chemins qui nous laissent perplexes, un peu agacés et même gênés, si nous nous sentons un tant soit peu responsables du discours du *xx^e* siècle, pour l'avoir proclamé nous-mêmes et même réclamé dans la rue, dans « nos manifs ».

La philosophie du *xx^e* siècle, en particulier celle orientée par l'existentialisme – au contraire du structuralisme –, la psychanalyse et les malentendus qu'elle n'a pas évités, les mouvements sociaux dont ceux de Mai 68 semblaient faire promesse de liberté, qu'en est-il aujourd'hui ?

Pour ma part, je m'en tiendrai humblement à ce que l'expérience clinique de la psychanalyse peut m'apprendre de la liberté

La découverte freudienne à la fin du *xix^e* siècle a fait scandale, car elle découvrait ce que la morale bourgeoise et les principes de la raison développés depuis le siècle des Lumières recouvraient, comme si elle révélait les monstres qui hantent les rêves de la raison (Goya ⁴) : le désir, le principe de plaisir, les pulsions, les fantasmes, la sexualité infantile, la perversion sexuelle polymorphe de tout un chacun, le narcissisme, l'agressivité – les monstres de la liberté.

Cependant, le scandale de la découverte freudienne ne tient pas seulement dans ces images tronquées du message de la psychanalyse, puisque l'au-delà du principe de plaisir, la pulsion de mort, la répétition et, surtout et avant tout, le fait de l'inconscient viennent témoigner d'une absence de liberté de ceux qui pensaient avoir la raison pour eux et avec Descartes affirmaient leur existence à partir de leur pensée : « Je pense donc je suis. » Le scandale de la découverte freudienne, « l'événement Freud », c'est « je ne suis pas où je pense », « je suis où je ne pense pas ». Il y a donc une division fondamentale entre ce qui peut se penser, se représenter, dominer, et ce qui reste pour chacun irréprésentable, inconciliable, mais insiste cependant, complètement hors sens, mais pas hors jeu. L'emprise de ce joueur occulte nous parvient par les rêves, les lapsus, les actes manqués, les symptômes, l'angoisse, et autres affects insensés. Ce sont ces manifestations que

Freud a prises au sérieux pour en déduire l'hypothèse de l'inconscient et son emprise sur les pensées, mais aussi les désirs, les actes, les décisions. Quelle liberté pouvons-nous espérer à partir de cette hypothèse ?

La psychanalyse est une pratique clinique fondée sur la découverte d'un savoir inconscient qui prédéterminerait les conduites, les désirs, les choix de chacun de telle sorte que « le moi ne serait pas maître en sa maison ».

Cette pratique, clinique, car elle a des effets sur la souffrance, s'inaugure à chaque fois, et ce depuis plus de cent quarante ans, à partir d'une règle dite fondamentale, depuis Freud, l'association libre : « Dites ! Dites tout ce qu'il vous passe par la tête, sans contrainte, ni censure, ni gêne, ni honte, etc. » « Une pratique du bavardage », dira Lacan, qui dès le début a interrogé cette fonction de la parole avec sa présumée liberté, dans son rapport au langage et à ses lois.

Nous voyons donc que d'emblée, la proposition de la psychanalyse est ambiguë, et cette ambiguïté a pu faire naître des soupçons de charlatanisme : libérer la parole, pour en déduire qu'elle est sous l'emprise des déterminations inconscientes propres à chacun. C'est toutefois ce « *ce qui est propre à chacun* » qui peut nous orienter dans la solution de cette équation paradoxale qui nous fait poser cette question : *quelle liberté, quand même ?*

Cette question est bien loin d'être abstraite, car elle se décline au quotidien à tous les instants de décision, choix, acte, création, identité : qui suis-je vraiment ? Qu'est-ce qui m'appartient en propre et ne vient pas des autres ? Quelle est la valeur propre de mes œuvres, de mes réalisations ? Est-ce que je désire ce que je veux ?

En général, ces problèmes existentiels nous parviennent tout d'abord sous la forme d'un questionnement sur les déterminations, les contraintes, les influences, les servitudes volontaires ou involontaires de toutes sortes. C'est ainsi que commencent les analyses : la plupart du temps on vient s'y plaindre des contraintes – papa-maman, travail, conjoint, etc.

Si j'évoque la façon dont commencent les analyses, je provoque immédiatement la question de savoir comment ça finit. Et donc de ce qui se produit entre le début et la fin pour que l'opération soit considérée comme conclue et conclusive, effective, et en quoi cette fin change ou non quelque chose dans le rapport d'un sujet à sa liberté.

Au début de l'analyse, c'est sous la forme de la contrainte du symptôme que se présente le problème de la liberté

Tout commence par une souffrance, il y a quelque chose qui gêne, encombre, qui s'impose comme une servitude involontaire, une soumission à une force inconnue : « C'est plus fort que moi », cela ne fait pas sens.

Malgré tous les traitements antalgiques que l'actualité propose, ça continue, insiste, se répète et finit par faire question : « Qu'est-ce que c'est que ça ? », « Qu'est-ce que ça veut dire ? », « Qu'est-ce que ça veut ? » « Qu'est-ce à dire ? »

Ce qui ne fait pas sens devient le signe, le symptôme, de ce que le sujet ne sait pas, ne peut pas dire autrement, et amorce une supposition de savoir quant à cette variable inconnue qui colle à la peau du sujet et qui se met enfin en question.

Le cri de souffrance « délivrez-moi de ce partenaire infernal ! » se transforme en interrogation sur le sens de ce signe énigmatique, qui revient toujours à la même place, comme un stigmaté d'une identité clandestine. C'est le début d'une analyse, si par chance ce questionnement trouve un partenaire qui ait le répondant adéquat : à la demande « libérez-moi de mes symptômes », l'analyste répond : « Vous avez la parole, parlez donc librement. »

Que produit cette liberté de parole ?

Ce n'est plus une surprise, on sait depuis longtemps déjà qu'on va voir un analyste parce qu'il est supposé savoir quelque chose de cela même qui ne se comprend pas. Il est censé y entendre quelque chose. On sait aussi qu'il va nous donner la parole, et que, pour la prendre, lui va devoir se taire, le plus possible, le mieux possible.

L'entrée en analyse est marquée par une interrogation sur le sens du symptôme, mais c'est par la pratique du bavardage qu'elle continue. Que se passe-t-il au cours de cette longue déambulation dans toutes les modulations de la parole produite par cette règle fondamentale ? Plaintes, prières, dénonciations, souvenirs, lamentations, récits, explications, justifications, accusations, rêves, contradictions, on y parle de tout et de rien, on avance, on hésite, on recule, on tourne autour du pot, on cherche tous azimuts la vérité de cette douleur d'exister : cela n'en finit plus.

Bien que Lacan ne rate pas une occasion de tourner en dérision l'association libre, c'est pourtant depuis cette fonction et cette expérience de la parole qu'une analyse peut arriver à ses fins, c'est-à-dire extraire du

« bavardage » son principe moteur, vital, sa matière première, soit ce qui constitue en propre cet être parlant soumis depuis toujours aux mots et aux sens des autres, qu'il ânonne en vain dans ce travail forcé de l'association libre.

Que se produit-il dans ce temps pour comprendre, vécu comme toujours trop long, pour que surgisse ce qui au bout du compte décidera de sa fin ?

Tout d'abord, la prétendue liberté d'association déchaîne toutes sortes d'hypothèses sur l'énigme du symptôme ; il s'y construit un savoir sur le sujet supposé au symptôme et à ses déterminations, mais aucune des élucubrations du « roman familial » grâce auxquelles quelqu'un a donné sens et destin à sa vie, ne résout le mystère de son identité propre. Cependant, même si le labyrinthe du sens se montre au bout du compte sans issue, le travail de l'analyse permet de construire le réseau des significations auquel le sujet s'est attaché, aliéné. Cela pourrait suffire pour configurer une certaine liberté obtenue par l'analyse : connaître et consentir à la loi de ses déterminations inconscientes. Beaucoup de philosophies s'en contenteraient.

Ensuite, psychanalystes, encore un effort... Peut-on mieux faire ? ou mieux en dire ? Eh oui ! Car dans cette dérive interminable du sens, 1, 2, 3, 4, « maman, papa, mémé, lui, l'autre, je peux pas, je sais plus, aïe ouille, aïe mes embrouilles », dans cette dérive interminable du sens, à condition d'y prêter suffisamment oreille, finit par se faire entendre la logique d'une musique, qui arrive à se détacher, se distinguer dans tous ces embrouillaminis. On pourrait bien écrire la logique de cette musique sur une portée musicale, où se superposeraient différents dessins mélodiques : le sens, la répétition, le fantasme.

Le sens : la chansonnette du roman familial, la fuite du sens, « papa maman, trop, pas assez, etc. », qu'à la fin on peut réduire à sa plus simple expression de ritournelle 1, 2, 3, lalala 4, 5, 6.

La répétition : mais de séance en séance, on finit par y entendre comme une espèce de soupir, qui rythmerait la chansonnette autrement, à contretemps, quelque chose comme du Un, un écho sourd de cela même qui ne s'aliène pas au sens commun. L'analyste est chargé de faire silence, de produire les coupures nécessaires dans le bavardage, pour que se détachent, de la chansonnette qui court après le sens, les battements de ce Un. Il bute répétitivement sur l'impossible complément du sens, malgré le haut-parleur de la ritournelle qui assourdit ce soupir de l'impossible à dire.

Le fantasme : à cette butée de la répétition, du trou dans le sens, répond sur la portée musicale comme un certain accord, comme une tentative

de donner une forme à ce manque de sens. À chercher son désir – cours-y vite, cours-y vite –, à chercher son désir on ne sait où, on trouve son fantasme. Ce fantôme de la liberté amarre la dérive éperdue du désir et le fixe à une constance, un faux semblant, qui fait tourner en rond la fuite du sens, ritournelle contraignante.

Donc voici ce que l'on trouve si l'on consent à se perdre sur les voies de la parole « libérée » de l'analyse : le savoir de ses déterminations inconscientes et de toutes les élucubrations possibles et inimaginables que l'on y fabrique, la logique de la répétition de la butée sur l'impossible, la constance du fantasme, qui contraint le désir dans son moule.


Mais en fin de compte, quelle liberté au-delà de cette liberté conditionnelle ?


Sur la portée musicale de « l'association libre », après tant de tours, contours, détours autour des trous du sens de la vie, se détache la logique d'une musique, témoin de la dépendance de la parole au langage qui vient de l'Autre : le sens, la répétition, la constance du fantasme. Est-ce là tout ce qui peut être entendu dans la musique de la parole ? Et où y trouver ce qui est « propre à chacun » et qui peut se saisir dans certains moments de décision, d'acte, de création ? Il ne s'agit plus de logique, mais d'éthique et de poétique.


À la demande d'être délivré de son symptôme, l'analyste offre quartier libre à la parole : c'est à prendre ou à laisser ! « Prendre la parole » n'est pas logique, prendre le risque du dire est éthique, et dès les premiers entretiens préliminaires, la sourdine du dire accompagne en contrepoint les méandres de tout ce qui se dit. Ce principe moteur de la parole, « insondable décision ou liberté de l'être », peut finalement se distinguer de tout l'embrouillamini des dits.


L'impudence de ce dire qui ne se plie pas au sens commun prend sa source dans la matière première de la parole, singulière à chacun et qui a produit pour chacun l'incorporation du langage venant de l'Autre. Quand l'analysant peut entendre au travers de la portée musicale de sa parole adressée à l'Autre, le souffle de son dire unique, et le murmure du poème qui a donné vie à son corps, il peut se libérer de son analyse, et se servir du poème qu'il a pu y trouver, à d'autres fins.

Mots-clés : liberté, contrainte, inconscient, psychanalyse, choix.


*  Intervention au séminaire « La psychanalyse, encore », à Montpellier, le 18 janvier 2020. Rencontre sur le thème « Quelle liberté » entre Jacques Touchon (neurologue), Jean-Claude Coste (psychiatre-psychanalyste) et Dominique Touchon Fingermann (psychanalyste).

1.  B. Spinoza, *Éthique*, Partie III, Proposition 2, Paris, Garnier Flammarion, 1965.

2.  Sans parler des contraintes extérieures, du hasard et des nécessités sociales, économiques, géographiques, etc.

3.  Épictète, *Le Manuel*, chapitre 1, 1^{er} paragraphe : « Parmi les choses, les unes dépendent de nous les autres n'en dépendent pas. Celles qui dépendent de nous, c'est l'opinion, le vouloir, le désir, l'aversion : en un mot tout ce qui est notre œuvre. Celles qui ne dépendent pas de nous, c'est le corps, les biens, la réputation, les dignités : en un mot tout ce qui n'est pas notre œuvre. »

[https://fr.wikisource.org/wiki/Manuel_d%E2%80%99%C3%89pict%C3%A8te_\(trad._Guyau\)/Manuel](https://fr.wikisource.org/wiki/Manuel_d%E2%80%99%C3%89pict%C3%A8te_(trad._Guyau)/Manuel)

4.  Francisco de Goya, « Le sommeil de la raison engendre des monstres », gravure de la série *Los Caprichos*, 1799.